

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 17 juin 2006 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS et dont le thème était « Traduire le parler des bêtes ».

Après l'ouverture de la journée par Hélène Henry, présidente d'ATLAS, Marie-Claire Pasquier a proposé une conférence intitulée « ...Et pourtant, elles parlent ». Les participants se sont ensuite répartis dans les différents ateliers du matin : anglais 1 avec Antoine Cazé et anglais 2 avec Laurence Kiefé, grec ancien avec Myrto Gondicas et Marie Cosnay, écriture avec Cathy Ytak.

Elisabeth de Fontenay a inauguré l'après-midi avec une conférence intitulée « Le rameau d'or ou la langue des bêtes ». Puis les ateliers ont repris avec Claire de Oliveira pour l'allemand, Liliane Hasson pour l'espagnol, Alain Sarrabayrouse pour l'italien, Paul Lequesne pour le russe.

Heureux prolongement de la Journée de printemps : les deux conférences, celle du matin et celle de l'après-midi, seront publiées en miroir dans un même petit volume de la collection « Les Mille et une nuits ».

Liliane Hasson

La Jicotea de Cuba

Les participants sont une vingtaine dont trois ou quatre traducteurs d'espagnol. Les autres ont peu de notions de la langue, pourtant leur apport sera précieux, après quelques brèves explications pour débroussailler le passage.

L'auteur : Lydia Cabrera (La Havane 1900-Miami 1991). Ethnologue spécialiste de la culture afro-cubaine, auteur de contes « populaires » très librement inspirés de cette tradition.

Le texte : début du conte « Le voleur de patates douces » tiré du recueil *Ayapá – Cuentos de Jicotea* (Miami, 1971). La traduction française est inédite. Il s'agit d'un dialogue savoureux entre une Jicotea et son jeune fils, sommé par sa mère de choisir un métier.

La traduction : une *Jicotea*, qu'est-ce à dire ? Il s'agit d'une petite tortue d'eau douce, comestible. Dans l'imaginaire cubain, c'est un personnage astucieux, un fieffé coquin, très comparable à notre Maître Renard. Nous l'appellerons tout simplement Tortue : surtout pas de note de bas de page, ni de nom savant. D'autres termes spécifiques, des cubanisms, retiendront notre attention, qu'il nous faudra bien traduire en français « classique », que faire d'autre dans ce contexte ? Nous avons longuement débattu sur la traduction du mot *portal*, qui dans les Caraïbes et en Amérique centrale, n'est pas un portail comme en Espagne mais, comment dire, un porche, un auvent, une véranda, une galerie. Nos collègues anglicistes se heurtent aux mêmes difficultés pour traduire le mot *porch*, qui a le(s) même(s) signification(s) dans certaines régions des États-Unis.

Ce texte en prose est parsemé de rimes et d'assonances. La traduction peut ne pas poser de problème. Par exemple : *barbero/peluquero* = barbier/perruquier. Parfois, ça ne colle pas et d'un commun accord, nous avons privilégié le maintien de la rime au détriment de l'exactitude.

Ce n'est pas tout. Mère Tortue, à l'instar de Sancho Panza, s'exprime à coups de dictons et de proverbes. Il fallait transposer. Ainsi, reprochant à son fils sa folie des grandeurs, elle lui lance : « Tu manges de la viande boucanée et tu éructes du poulet » (détestable traduction littérale), nous proposons – sauf votre respect – « tu pètes plus haut que ton cul ». Mais, à l'occasion, elle emploie un langage plus recherché que son fils comprend « à moitié » ; on se devait de respecter ces niveaux de langue. Sentencieuse, elle décrète : « Le glouton entrave l'acquisition et ne garde possession. » Une participante nous propose : « Jouissance et possession échappent au glouton », du meilleur effet.

Conclusion, même pas drôle : en cas de publication, je devrai bien me résoudre à partager mes droits d'auteur...